

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Jean-François Bège

Le 2 juillet 2015

Discours de bienvenue de Monsieur Louis Laborde-Balen, de l'Académie de Béarn

Il me revient en cet instant un souvenir réjouissant de mes jeunes années de journalisme. J'eus un jour à rendre compte d'un procès en Chambre civile de la Cour d'Appel de Pau, devant laquelle, Raymond Ritter, avocat et historien (qui présida notre assemblée dans les années 1960) demandait, et obtint, l'annulation d'une vente antérieure du château de Morlanne. Pour ce faire, il prit comme conseil son confrère Léon Bérard, (qui, lui avait été notre second président dans les années 1930.)

La féminisation de la magistrature restait alors, je le précise, à venir. Léon Bérard fit sensation en commençant ainsi sa plaidoirie. *"Les temps, Messieurs, étaient si durs que les chirurgiens en étaient réduits à s'opérer entre eux..."*

Loin de moi l'idée de prétendre nous comparer à ces illustres personnages. Et si aujourd'hui, les journalistes en arrivent aussi à s'accueillir entre eux, je n'y vois pas un signe de la dureté des temps, mais au contraire de la bienveillance de l'Académie de Béarn à l'égard de notre profession, ce dont je la remercie.

J'ai donc, Jean-François Bège, l'honneur et le plaisir de vous recevoir aujourd'hui parmi nous comme membre titulaire. Je

dois dire d'abord que, quoique exerçant le même métier, nous nous sommes longtemps succédés plus que rencontrés, ce qui est, au fond, logique puisque une génération, un quart de siècle, nous séparait. J'entendis pour la première fois votre nom, pourtant déjà connu dans la profession, en 1976 quand Sud-Ouest vous appela de Lyon pour vous confier la direction de son Agence de Pau, à l'instant où, moi, je la quittais pour participer à la restructuration des deux journaux palois dans un groupement économique commun. Nous pûmes alors nous croiser, mais épisodiquement, dans quelques cocktails ou repas. Douze ans plus tard, je devais retrouver votre nom en signature des éditoriaux, que, nommé alors directeur de l'agence parisienne, vous donniez à Sud -Ouest. Mais c'est seulement à l'aube du deuxième millénaire que nous allions enfin nous rencontrer régulièrement, en réunions, vous comme responsable du pôle éditions du Journal Sud Ouest et moi, à la fois comme auteur d'ouvrages jacquaires et comme "petit porteur" de la société Rando-Editions, issue du naufrage de Randon- nés Pyrénéennes, un temps sauvegardées par le journal aquitain.

Les hasards de la vie vous ont fait naître en 1949 en Tunisie, à Nabeul. Mais selon la tradition, vous y fûtes baptisé à l'ail et au jurançon, car votre père, enfant de Navailles-Angos, restait béarnais "cap e tout". Médecin de la fonction publique, il suivait outre-méditerranée, le cours de sa carrière. Il doit d'ailleurs y avoir en vous un gène du voyage, car déjà, certains de vos ancêtres avaient vécu en Amérique. Et vous n'échapperez pas vous-mêmes à cette mobilité familiale car vos propres voyages seront nombreux, quoique toujours entrecoupés de pauses en ce Béarn de vos origines. Votre première solidarité se passe à Tunis dans les écoles de Notre- Dame de Sion puis de Carnot, mais vos vacances, elles, sont sous le Céu de Pàu. Et à 11 ans c'est à Pau , au Lycée Louis Barthou que vous entamez vos études secondaires, suivies d'un Deug de Droit à l'UPPA.

Mais là, le gène du voyageur se réveille en vous. Vous partez pour l'Université de Paris-Dauphine passer un DESS de management, suivi d'un Master de journalisme. Et c'est à Lyon qu'à 18 ans, en 1967, vous devenez journaliste au "Progrès" .

Débuts assez remarquables : vous avez l'occasion d'interviewer Georges Simenon, et un reportage aux jeux

olympiques de Mexico, vous donne l'occasion de devenir interprète de la Télévision belge au Guatemala.

Cette histoire belge est trop belle pour durer. La France vous rappelle pour votre service militaire. Il commence de manière assez agréable en qualité d'attaché stagiaire du colonel Crespin au Ministère de la Défense, sous Michel Sapin. Mais le règlement c'est le règlement, et il vous faudra bien finir par faire vos classes au 92^{ème} R.I.

Après quoi, libéré, vous retrouvez "le Progrès de Lyon" de 1971 à 1976, année où, comme je l'ai déjà dit, Sud-Ouest vous rappelle à Pau où vous serez, pendant les huit années suivantes, chef d'Agence, et subtil chroniqueur de la vie basco-béarnaise.

Mais le gène du voyage ne saurait sommeiller plus longtemps ; bien que parti sans trop d'enthousiasme, vous voilà dans la Capitale, en 1984, maintenant chroniqueur politique de Sud-Ouest sur le plan national, puis à partir de 1993, directeur de l'Agence parisienne du journal. Comme vous le rappeliez vous-même à cette tribune, quelques autres voyages vous attendent occasionnellement puisque vous accompagnez Jacques Chaban-Delmas à la Maison Blanche chez Ronald Reagan, au Kremlin chez Gorbatchev . et dans quelques autres capitales. L'estime de vos pairs vous vaut de présider, à partir de 1990, l'Association de la Presse parlementaire.

Que peut faire un journaliste retraité sinon continuer à écrire pour son compte ? Dès avant votre retraite officielle en 2008, après plus de trente ans de carrière, vous voilà donc écrivain. Cela commence, dès 1985, par un guide "*Visitez Pau..*", suivi notamment, en 2004 des "*Béarnais en politique*" suite de portraits où se combinent harmonieusement les souvenirs du journaliste, la subtilité béarnaise et un brin d'humour ; en 2010, de "*Ravaillac, l'Assassin d'Henri IV*" véritable travail d'historien, ; ainsi qu'en 2012 du "*Fabuleux destin de Bernadotte*", où vous vous souciez moins de redire une histoire mainte fois racontée, que faire le tri de la vérité et de la légende. Mais c'est au total près d'une quinzaine d'ouvrages, seul ou en collaboration, qu'il faudrait citer.

Il était donc bien naturel que le 2 juillet 2015, en l'absence du Dr Ébrard, alors alité, et par un brillant discours dans lequel, je dois le confesser humblement, j'ai un peu "pompé" ce jour, le vice-président Alexis Arette vous ait accueilli en qualité

de membre correspondant, en cette Académie.. Et plus mérité encore que vous en deveniez ce jour membre titulaire.

L.L.-B.

Discours de remerciements de Monsieur Jean-François Bège, nouvel académicien

Chères consœurs et chers confrères,

A la félicité d'être reçu parmi vous s'ajoute le bonheur de se voir accueilli par Louis Laborde-Balen, dont la culture, la finesse d'esprit et les magnifiques travaux - je ne citerai que son Guide du Béarn, extraordinaire d'érudition - honorent à la fois notre principauté et la profession de journaliste. En dépit de notre différence d'âge, nous appartenons l'un et l'autre à une tradition, antérieure à la sous-culture télévisuelle, qui voulait que les journalistes restent à distance des fleurs de rhétorique en forme d'auto-congratulations. Un journaliste qui parle d'un autre journaliste, remarquait naguère l'américain Art Buchwald, c'est comme un type qui va au bal pour danser avec sa sœur... C'est donc avec un brin de contrition, cher Louis, que je me risque à vous dire ma profonde estime et une particulière gratitude. Je vous dois certains succès de salon. Dans quantité de conférences et dîners, j'ai toujours, en effet, provoqué un sourire amusé en citant la phrase que vous aviez un jour lâché à votre manière, fine et délicieuse, sans en avoir l'air, au fil d'un de vos ouvrages. A savoir que « le Béarnais est malin mais jamais au point de ne pas le montrer ». Cet aphorisme digne de Chamfort ou de La Rochefoucauld, j'aurais aimé l'avoir inventé tant je le crois juste. Il a constitué le fil conducteur des « Béarnais en politique » dont j'ai tracé les portraits dans un livre

que vous avez eu la gentillesse de citer et qui est celui dont je suis le plus fier.

J'ai toujours souscrit en effet à l'idée chère à Pierre Bourdieu que nous appartenions à une « région particulièrement particulière ». Vous avez eu aussi la délicatesse de parler de mon père et de mon enfance tunisienne. L'un de mes plus anciens souvenirs porte sur l'arrivée, dans notre boîte aux lettres de la rue de Sparte à Tunis, de la petite revue à couverture bleue éditée à Pau qui s'appelait je crois « Reclams ». Mon père s'en emparait avec une sorte de piété et il lisait en déclamant les poèmes qu'elle contenait. J'écoutais sans bien comprendre ces mots venus des lointaines Pyrénées, très différents de ceux que j'entendais à l'école ou dans la rue. Je ne peux sans émotion me remémorer à quel point mon père aimait sa langue maternelle, qu'il parla bien avant le Français, comme beaucoup de petits paysans. Ainsi s'est instillé en moi l'amour du Béarn et du Béarnais, avec l'éternel chagrin que la mort m'ait trop tôt séparé de celui qui aurait pu m'en transmettre la vraie connaissance. Mon père s'est éteint à cinquante et un ans, douloureuse particularité partagée avec Molière, Napoléon Bonaparte, Honoré de Balzac et Marcel Proust. Ma chère maman lui a survécu près de cinquante ans, aucun jour ne passant sans qu'elle parle de son mari. Bien que d'origine corse et issue d'une lignée dont elle était fière parce qu'elle a donné quelques héros militaires à la République, elle a voulu reposer près de son mari dans le caveau familial de Navailles-Angos. Mais elle aura surtout veillé à ce que ma sœur Corinne et moi soyons élevés dans une sorte de « mémoire admirative » vis-à-vis du Béarn et des nôtres, oncles, tantes, cousins et cousines...

Longtemps j'ai cru que la norme voulait que l'on disparaisse aux alentours de la cinquantaine. C'est pourquoi sans doute j'ai tout fait très vite. Autant vous dire que je suis très étonné d'être là en train de vous parler, à soixante-cinq ans, alors même que je peux vous assurer que je n'ai fait aucun effort particulier d'hygiène de vie. Mon admirable et très regretté patron Jean-François Lemoîne, qui, tétraplégique pendant dix ans vécut un terrible calvaire, s'était toujours étonné de l'originalité de mon parcours et il eut le très rare non-conformisme de l'encourager. J'ai pour lui une pensée reconnaissante en ce jour où mes amis béarnais, « ces vieux renards au poil parfois roussi », comme il disait drôlement, m'offrent une indulgente marque de reconnaissance.

Je vous épargnerai de longues considérations sur le métier de journaliste. A l'époque de mes débuts, la diversité des caractères et des formations présidait au recrutement. Il y avait absolument de tout dans les rédactions, beaucoup plus joyeuses qu'elles ne le sont aujourd'hui. A un nombre considérable de personnalités surtout remarquables pour leur capacité d'absorption des breuvages les plus variés s'agrégeaient les grands collectionneurs de succès féminins soucieux de leur mise et de leur forme physique. Les universitaires en rupture d'enseignement côtoyaient de parfaits incultes dont il fallait sans cesse re-écrire la copie.

Et puis il y avait « les grands seigneurs ».

J'en ai connu plusieurs, à Bordeaux comme à Paris. Et notamment deux en Béarn : Louis Laborde-Balen heureusement parmi nous et René Hégoburu, rédacteur en chef de « La République », qui ne voulut jamais quitter sa principauté mais auquel les propositions les plus flatteuses furent formulées. Ses amis de la grande fratrie des littéraires fous de rugby, les hussards Kléber Haedens, et Antoine Blondin, auxquels il faut ajouter notre étincelant compatriote Denis Lalanne, l'ont souvent exhorté à entreprendre une carrière parisienne. Mais « Hégoburu », sage débordant de talent et d'humour s'en est bien gardé. Je citerai deux autres gentilhommes gascons, que j'ai eu la bonne fortune de fréquenter alors que j'étais très jeune : le toulousain Georges de Caunes et le bordelais James de Coquet.. Je vais m'autoriser à vous citer un court passage du livre de Mémoires de James de Coquet, « Une vie pas comme les autres ».

« Il faut faire pour gagner sa vie ce qui ressemble le plus à ce que l'on aurait fait pour s'amuser. Si j'avais été riche, j'aurais beaucoup voyagé et ensuite, animé du désir de faire partager aux autres mes expériences, je les eusse racontées par la parole ou la plume. On m'a payé pour aller mettre mon nez sur tous les parallèles et dire si ça sentait la rose ou le roussi. Ma vie professionnelle a été une aubaine prolongée... »

Fin de citation. En voulez-vous une autre ? Dans ses papiers du Figaro, ce cher James savait concentrer plusieurs images en très peu de mots. Du boudin, il disait par exemple qu'il était « le ressort de la légion étrangère ». Il dégageait volontiers, en homme d'esprit, une maxime philosophique d'une observation. Voici ce qu'il disait d'une dame rencontrée à la chasse. Elle venait d'abattre un oiseau. « Elle le posa au creux de son bras

gauche et, de son index droit encore ganté, lui caressa le dessus de la tête en murmurant : - Mon pauvre Kiki ! » . Moralité selon James : « Les femmes détruisent volontiers ce qu'elles aiment. Elles se montrent ainsi plus estimables que les hommes qui, eux, sont capables de saccager sans aimer ».

Re-fin de citation.

J'en reviens au mot aubaine...Oui, c'est bien le terme pour qualifier le bonheur que fut l'exercice de ma profession, notamment pendant Tassez longue phase, disons de 1967 à 2001, où les journaux régionaux ont eu un peu d'argent. Avant, c'étaient les salaires étriqués et le bout de ficelle de l'après-guerre, que Louis Laborde-Balen a bien connu à ses débuts. Après, ce fut la baisse tragique des ressources publicitaires et de douloureuses adaptations matérielles. Entre ces deux périodes, ma génération professionnelle bénie des dieux a pu bien souvent se comporter en « puissance invitante ». On mettait un point d'honneur à faire payer nos billets d'avion par nos entreprises, même dans les voyages officiels, tout simplement parce qu'elles le pouvaient encore. Mais il semblait naturel, en allant vérifier par exemple « si cela sentait la rose ou le roussi » en Nouvelle-Calédonie - ce que j'ai fait à trois reprises - de s'accorder deux jours pour des « choses vues » à Los Angeles sur le chemin de l'aller ou trois jours d'étude à Bombay sur celui du retour.

Les narrations de mes tours du monde et de mes escapades salariées dans les endroits les plus improbables, comme les anecdotes sur les petits et les grands de ce monde, horripilent aujourd'hui mes jeunes confrères et jusqu'à mes propres enfants. Ils sont loin, eux, d'être à pareille aubaine ! J'en suis très malheureux. Comme à toutes les époques où l'actualité les rend surtout porteurs de mauvaises nouvelles, les journalistes sont moins aimés qu'ils ne l'étaient hier du public. Le « politiquement correct » ronge la spontanéité et un certain « robespierrisme » semble refaire surface. Le métier n'a jamais été simple, mais l'on ne pourrait plus écrire aujourd'hui ce que l'on écrivait allègrement il y a trente ans, y compris à Pau. La télévision donne en permanence l'impression que tout est très grave et la presse écrite peine à remplir son rôle de décryptage et de hiérarchisation des faits car elle est de plus en plus mélangée à n'importe quoi sur internet. Cela rend fantasmagorique le récit quotidien de ce qui n'est que l'éternelle marche du temps. Le sang-froid, le calme, l'humour,

la distance, « l'understatement », comme on disait à Pau ville anglaise, seraient pourtant plus que nécessaires pour expliquer à nos contemporains que ce n'est pas parce qu'il fait chaud ou que la Grèce ou la France ont des dettes qu'ils vivent forcément des événements plus tragiques que ceux que nos ancêtres ont traversé. « Le monde court à la catastrophe, mais n'est-il pas rassurant de penser qu'il y a toujours couru » écrivait Georges Pompidou dans *Le nœud gordien*. Et ce n'est pas parce que l'on me traite parfois de vieux chauvin que je vais cesser de conseiller la lecture de Montaigne, de Montesquieu et des lettres d'Henri IV. Notre région, au sens large, a fabriqué des hommes de raison, lisons et relisons leurs messages.

Invité à s'exprimer à bâtons rompus en mai dernier devant l'association de la presse parlementaire, François Bayrou rappelait à quel point l'histoire, sans cesse sujette aux basculements, est toujours plus courte qu'on ne l'imagine : si l'on mettait dans une pièce un représentant de chaque génération successive depuis la mort d'Henri IV, cela ne ferait guère que seize ou dix-sept personnes !

J'ai, en moi-même, imaginé aussitôt la scène d'un théâtre où chaque acteur jouerait une période de l'histoire et se disputerait avec quiconque lui contesterait le record de la guerre ou de la révolution la plus sanglante ! Ce serait terrible et peut-être, au final, fabuleusement drôle !

Quand je suis en Béarn, j'use et j'abuse de l'hospitalité de mes cousins Guiraud qui ont su conserver le domaine ancestral de Calixte Bège, à Ousse et dont ils honorent la descendance par la branche aînée. Je suis aussi très souvent à Paris où je m'occupe du *Courrier du Parlement* et, depuis peu, à Naples pour enseigner vaille que vaille le journalisme à l'Université Parthénope. Le reste du temps, je lis et je rêve dans une maison en Eure et Loir, du fait d'un hasard fortement aidé par la volonté de mon épouse. Elle est située à proximité du seul village, au nord de l'Adour et même de la Loire, qui ait été urbanisé par un Béarnais, le financier Jean-Joseph de Laborde dont nous parlerons un jour si vous le voulez bien.

Auparavant, La Ferté-Vidame, puisque tel est le nom de ce lieu que je vous encourage à visiter, a été le fief du Duc de Saint-Simon, l'un des génies de la langue française. Ma passion pour ses *Mémoires* m'a conduit - en amicaliste enragé - à présider, une fois de plus (de trop ?) une association culturelle

qui est l'âme du « Prix Saint-Simon » et en organise la remise, après qu'un jury de personnalités ait délibéré sur le nom du lauréat annuel. Cela me vaut de siéger dans un cénacle présidé par Gabriel de Broglie, Chancelier de l'Institut de France, lui-même entouré de trois autres académiciens français et de personnalités notoires. Ce groupe présente une particularité secrète : il comprend quatre membres ayant des attaches en Béarn : Jean-Marie Rouart, dont beaucoup ici connaissent les liens avec Arette, Martine de Boisdeffre (membre du Conseil d'Etat, née à Orthez), Cécile Guilbert (romancière née à Pau). Quant à votre modeste serviteur, il se demande parfois s'il n'est pas un passager clandestin en si prestigieux équipage. J'y vois en tous cas une preuve supplémentaire du fait que l'on n'échappe jamais au Béarn.

Je vous remercie de votre attention et surtout de me conférer le beau titre d'académicien de Béarn, dont j'ai lu qu'il était accordé à vie et ne pouvait se perdre. Pour le mémorialiste de l'éphémère que je fus si longtemps et que je reste encore un peu, vous ne pouvez pas savoir à quel est point il est bon de se dire que l'on a atteint enfin quelque chose de stable.

J.François Bège